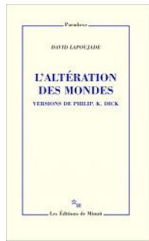


Principes des mondes dickiens

Principles of Dickian worlds

Léo Pinguet



David Lapoujade, *L'Altération des mondes : versions de Philip K. Dick*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2021 ; 160 p. , EAN 9782707347060.

Pour citer cet article

Léo Pinguet, « Principes des mondes dickiens », Acta fabula, vol. 23, n° 1, Essais critiques, Janvier 2022, URL : <https://www.fabula.org/revue/document14090.php>, article mis en ligne le 04 Janvier 2022, consulté le 17 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.14090

Léo Pinguet, « Principes des mondes dickiens »

Résumé - Si notre monde devient chaque jour un peu plus un monde de SF, et de surcroît un monde dickien, c'est sans doute que Philip K. Dick eut le génie, relevé par Baudelaire, de créer des poncifs, c'est-à-dire des simulacres poussés jusqu'au point où ils cessent d'être des images artificielles pour devenir des signes tels que notre monde en fait ses modèles. Mais c'est peut-être aussi que les conditions d'une crise gnostique, proche à bien des égards de celle que vécut Dick dans les années 1970, sont à nouveau réunies. Déplié, le point d'entrée de D. Lapoujade dans l'œuvre dickienne – celui d'une troisième crise gnostique – est le suivant. À la différence de Descartes, Dick, et tous les malins génies qu'il invente pour perturber le cogito de ses personnages, n'excluent pas la folie de la pensée et de ses doutes. Si cette exclusion n'est plus possible, c'est que l'ego et ses délires ne parviennent plus à s'abstraire du monde, tandis que « Descartes découvrait le moi indépendamment du monde » (p. 40).

Mots-clés - Délire, Dick (Philip K.), Fantastique, Mondes, Principes, Science-fiction

Léo Pinguet, « Principles of Dickian worlds »

Summary - If our world is becoming more and more a world of SF, and moreover a Dickian world, it is undoubtedly because Philip K. Dick had the genius, noted by Baudelaire, of creating poncifs, i.e. simulacra pushed to the point where they cease to be artificial images and become signs such as our world makes its models. But perhaps it is also that the conditions for a gnostic crisis, close in many ways to that experienced by Dick in the 1970s, are once again present. Unfolded, Lapoujade's point of entry into Dick's work — that of a third Gnostic crisis — is as follows. Unlike Descartes, Dick, and all the malignant geniuses he invents to disturb the cogito of his characters, do not exclude the madness of thought and its doubts. If this exclusion is no longer possible, it is because the ego and its delusions no longer manage to abstract themselves from the world, whereas "Descartes discovered the self independently of the world" (p. 40).

Principes des mondes dickiens

Principles of Dickian worlds

Léo Pinguet

Si notre monde devient chaque jour un peu plus un monde de SF, et de surcroît un monde dickien, c'est sans doute que Philip K. Dick eut le génie, relevé par Baudelaire, de *créer* des poncifs, c'est-à-dire des simulacres poussés jusqu'au point où ils cessent d'être des images artificielles pour devenir des signes tels que notre monde en fait ses modèles. Mais c'est peut-être aussi que les conditions d'une crise gnostique, proche à bien des égards de celle que vécut Dick dans les années 1970, sont à nouveau réunies. En guise d'entrée en matière, et dans la littérature dickienne et dans le commentaire qu'en propose le philosophe David Lapoujade, restituons succinctement les séquences de cette histoire, rappelée en introduction de *L'Altération des mondes* (p. 18-19).

Crises gnostiques

La première crise gnostique eut lieu au ii^e et iii^e siècle. L'eschatologie chrétienne – comprendre l'Apocalypse et la fin des Temps – se révélait décevante pour certains croyants. Non seulement elle n'en finissait plus de ne pas arriver mais elle soulevait un problème plus cruel encore : comment concilier l'idée d'un Dieu créateur et d'un Dieu destructeur ? Les gnostiques posaient donc l'interrogation suivante, que Dick et ses fictions ont repris à leur manière : ne sommes-nous pas emprisonnés dans un monde artificiel, créé par un dieu inférieur, mauvais ou au moins imparfait, un monde promis à la destruction d'un Dieu supérieur, lui, parfait mais plus lointain ? La solution des Pères de l'Église, comme Saint Augustin, fut de condamner cette hérésie et de faire porter l'origine du Mal sur l'homme (et surtout la femme) avec la doctrine du péché originel¹.

La seconde crise gnostique et sa résolution moderne nous est mieux connue. On se rappelle, par le commentaire de Foucault, la décision de Descartes d'exclure préventivement la folie de la pensée et, dès lors, de la Raison². Elle pourrait

¹ Hans Blumenberg, *La Légitimité des Temps modernes* [1966], trad. M. Sagnol, J.-L. Schlegel et D. Trierweiler, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1999.

s'énoncer ainsi : le Malin Génie n'est pas encore intervenu qu'il ne saurait me faire douter que doutant, je pense, et que pensant, je ne suis pas fou³. Cette décision venait clore l'inquiétude baroque de Montaigne, de Calderón ou de Cervantès, d'une vie qui serait un songe, une inquiétude en réalité déjà domestiquée par le régime théâtral de la représentation, comme le rappelle Lapoujade (p. 21-22). Reste que ce n'est donc pas un hasard si l'un des personnages les plus fameux de Dick se nomme Rick Deckard (un René Descartes américanisé), pas un hasard non plus si un philosophe s'intéresse aujourd'hui à dégager les concepts de cet univers, sous la forme d'une table de ses catégories aberrantes qui composent les chapitres de *L'Altération des mondes*.

Le délire, créateur de mondes

Déplié, le point d'entrée de D. Lapoujade dans l'œuvre dickienne – celui d'une troisième crise gnostique – est le suivant. À la différence de Descartes, Dick, et tous les malins génies qu'il invente pour perturber le cogito de ses personnages, n'excluent pas la folie de la pensée et de ses doutes. Si cette exclusion n'est plus possible, c'est que l'ego et ses délires ne parviennent plus à s'abstraire du *monde*, tandis que « Descartes découvrait le moi indépendamment du monde » (p. 40). Mieux, pourrait-on ajouter, la morale par provision cartésienne, à la manière d'un psychanalyste robot dickien, réconciliait déjà « les gens avec le monde tel qu'il était⁴ », avant de leur proposer de s'en rendre « comme maîtres et possesseurs⁵ ». Dick, lui, participe d'un autre monde où on ne s'en tire pas à si bon compte avec la folie. Deux ans avant la crise gnostique de Dick, Deleuze et Guattari affirmaient ainsi dans *L'Anti-Œdipe* que tout « délire a un contenu historico-mondial⁶ ». On ne délire pas sur son père et sa mère, à la manière de Freud pour sauvegarder un principe de réalité, pas plus qu'on ne délire seulement sur soi, ses mains et son corps, à la manière de Descartes pour garantir au philosophe un ego cogitant et à la marche du savoir des principes métaphysiques. On délire sur le monde entier.

Ici se noue le rapport de la philosophie et de l'œuvre de Dick posé par D. Lapoujade : la SF ne se définit pas par ses propres, science et technologie, qui risquent toujours de l'enfermer dans un folklore. La SF se définit par le fait qu'elle

² Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1972, p. 56-58.

³ René Descartes, *Méditations métaphysiques*, Première méditation, Paris, Garnier-Flammarion, 1992, p. 59.

⁴ Philip K. Dick, *Là où il y a de l'hygiène* in *Nouvelles complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2020, p. 196-197 ; cité par Lapoujade p. 41.

⁵ Pour la troisième maxime de la morale par provision de Descartes voir *Discours de la méthode*, Troisième Partie, Paris, Garnier-Flammarion, 1992, p. 47-48. Pour la fameuse formule « *comme* maîtres et possesseurs de la Nature », plus nuancée que ses interprétations postérieures ne l'ont fait croire, voir *Ibid*, Sixième Partie, p. 82 (nous soulignons).

⁶ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie I*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1973, p. 106.

pense par mondes (p. 9). C'est là la première thèse de l'ouvrage. Outre la consonance de cette pensée par mondes avec la critique des informations-monde, sur laquelle nous reviendrons en conclusion, sa consonance avec la critique des mondes artificiels comme Disneyland et la Californie vécue par Dick (p. 85-96), ce sont bien les *blockbusters* hollywoodiens, de *Star Wars* à *Jurassic Park* en passant par le *Marvel Cinematic Universe*, qui auraient pu servir d'exemple. Eux-aussi sont devenus des divertissements de masse qui n'engagent plus seulement des narrations mythologiques mais bien des mondes en expansion, à la frontière de la fiction et du réel qu'ils produisent et déclinent dans quantité de *reboot*, *prequel*, *sequel* et *spin-off*, séries, jeux vidéos, produits dérivés à collectionner (voir les nombreux personnages de collectionneurs chez Dick évoqués p. 90), *cosplay* et conventions où se réunissent fans et « influenceurs » (presque une catégorie de personnages dickiens). Plus généralement, c'est tout le public, nous compris, qui vit de la persistance de ces mondes de pacotille comme autant de cocons plus ou moins régressifs.

Tout ce qui est désirable devient immédiatement accessible, comme un rêve régressif de toute-puissance infantile. (p. 91)

Les mondes dickiens, de même, ont pour particularité de se dédoubler, de se pluraliser, de se révéler factices, mais surtout, remarque D. Lapoujade, de s'altérer, d'interférer les uns avec les autres, de confronter le toc à lui-même (p. 86), voire d'entrer en guerre, de se désagrèger, pour finir, souvent très vite, par s'effondrer. Ils sont, en conséquence, tout sauf confortables. C'est que le problème de Dick, relève D. Lapoujade – plus profond que la question portant sur la réalité, souvent reprise par les commentateurs, avec le thème androïde versus humain sur lequel nous passerons ici (voir chapitre 8) –, est celui du *délire* (p. 14). C'est la deuxième thèse maîtresse de l'ouvrage. Le problème des mondes est avant tout clinique. *Ego cogito, ergo delirium mundi*, si l'on nous pardonne le pastiche. La santé mentale ne concerne pas d'abord la subjectivité, elle concerne l'intégrité des mondes. Or, chez Dick, il n'y a plus de sens et de monde communs. Ni le sujet-narrateur, ni le sujet-pensant ne sont plus garants de l'objectivité du récit et de ses méditations métaphysiques. Comme le rappelle *L'Anti-Œdipe* à nouveau : « On parle souvent des hallucinations et du délire ; mais la donnée hallucinatoire (je vois, j'entends) et la donnée délirante (je pense...) présupposent un *Je sens* plus profond⁷. » Le sujet-pensant et le narrateur dickiens sont donc seulement garants d'un *Je sens*, des intensités, des devenirs et des passages qui le traversent.

⁷ *Ibid*, p. 25.

Logiques irrationnelles

En conséquence, le commentaire proposé par D. Lapoujade s'articule sur les principes qui président à ces processus et leur opposition aux principes de la philosophie classique :

Si les récits de Dick témoignent de l'effondrement des mondes, c'est parce que les catégories qui ordonnent leur réalité perdent leur valeur de principe. (p. 31)

Lecteur d'Alfred Korzybski, via l'auteur de SF A. E. van Vogt et *Le Monde des non-A* (le monde de la logique non-aristotélicienne), Dick ne postule pourtant pas de nécessaire complémentarité entre les nouveaux principes de la « science » et la « santé » (p. 104 ; p. 138), bien au contraire. Discrètement, D. Lapoujade poursuit alors le travail entamé dans un ouvrage précédent : *Deleuze, les mouvements aberrants*⁸ (Deleuze n'est cité que quatre fois dans *L'Altération des mondes* : p. 60 ; p. 83 ; p. 99 ; p. 116). Le problème de la pensée deleuzienne, selon lui, était celui, classique, des fondements et d'un principe de raison suffisante face aux mouvements aberrants. Il s'agissait d'interroger de quel droit la philosophie s'arroge le droit de répartir les droits et d'exclure, comme Descartes avec la Raison, des populations entières, comme les fous, de la pensée ? Comment, dès lors, penser des logiques irrationnelles, sans principes de raison, comment faire droit à ce qui ou ceux qui n'ont pas droit ordinairement à la pensée et l'existence⁹ ?

Dans l'œuvre de Dick, où prolifèrent les logiques irrationnelles, le principe de causalité, celui d'identité, du tiers exclu, le moi, les catégories transcendantales du temps et de l'espace ne valent donc qu'à subir des distorsions, ainsi que le relève Lapoujade. L'altération n'y est pourtant pas seconde. Elle agit en réalité aux fondements mêmes des mondes dickiens. Contrairement à la phénoménologie husserlienne qui postulait une *Urdoxa*, une opinion originaire comme fondation et donation du monde (p. 61), chez Dick « il n'y a pas de donné, il n'y a que du transmis, du diffusé, du projeté » (p. 76) susceptibles de manipulations et de conflits. On n'y trouve pas non plus de compossibilité des événements au sein d'un même monde, fondée sur un « principe rationnel d'exclusion leibnizien » (César ayant ou n'ayant pas franchi le Rubicon, les nazis ayant ou n'ayant pas perdu la guerre), puisque ce principe, lui-aussi, opère sur du déjà-constitué (p. 60).

Renvoyant à Deleuze et Simondon, l'altération dickienne renvoie, selon D. Lapoujade, à une « disjonction incluse » ou « métastabilité » qui opèrent au niveau d'un « monde *informel* où les individus se défont, où des réalités

⁸ David Lapoujade, *Deleuze, les mouvements aberrants*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2014.

⁹ David Lapoujade, *Les Existences moindres*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2017.

inconciliables se chevauchent » (p. 60). *L'Anti-Œdipe* posait déjà : « C'est vrai que la réalité a cessé d'être un principe. [...] Le schizo est sans principes¹⁰. » Si elle en partage les prémisses, la schizo-analyse dickienne n'est pourtant pas matérialiste comme celle de Deleuze et Guattari. Elle est idéaliste, cybernétique et paranoïaque : une hybridation de Berkeley (p. 37 ; p. 78), de Norbert Wiener (p. 38 ; p. 79-80) et, ajouterions-nous, du Président Schreber. D. Lapoujade, lui, propose le terme de « dématérialisme » (p. 78). La question dickienne n'est donc ni « qu'est-ce que ça signifie ? » (psychanalyse) ni « comment ça marche ? » (schizo-analyse deleuzo-guattarienne¹¹) mais « qui est derrière tout ça ? » (p. 33).

Au principe de causalité s'opposent alors chez Dick, d'abord l'instabilité du probabilisme de la théorie des jeux, puis la notion de synchronicité, créée par le physicien Pauli et reprise par le psychanalyste Jung dans son introduction aux préceptes du *Yi-King* – synchronicité, c'est-à-dire « configuration momentanée que forme la totalité de tous les évènements aussi bien physiques que psychiques » (p. 37). Le monde de Dick n'est plus régi par les relations constantes entre les phénomènes qui le composent et qui assurent son unité, mais par un psychisme-maître qui en contrôle les apparences, au point de pluraliser les mondes, selon la logique du « plurivers », terme repris par D. Lapoujade à William James¹² (p. 24).

Mais pourquoi « substituer méthodiquement la synchronicité à la causalité » (p. 34) ? C'est que le principe de causalité ne permet pas de répondre aux problèmes qui concernent les rapports d'« influence de réalités *virtuelles ou éventuelles* » sur les réalités actuelles. Ainsi en est-il dans *Le Maître du Haut Château*. Si la seconde guerre mondiale a vu, dans notre réalité, la défaite des nazis, le roman interroge : comment savoir « ce qui, du nazisme, survit dans une réalité qui prétend en avoir fini avec lui ? » Comment l'éventualité du nazisme, son virtuel, agit-t-il, en dehors de toute causalité, sur notre actualité ? Est-on bien sûr qu'un reportage photo du magazine *Life* sur une famille américaine typique des années 1950, assise devant sa télévision, n'entre pas en synchronicité avec, dans le roman, un reportage photo sur une famille nazie tout aussi typique ? « En quoi ont-ils gagné dans un monde où ils ont pourtant été vaincus ? » (p. 36). Si cette question, posée en 1962 par Dick, peut rester d'actualité¹³, c'est bien qu'elle est à la fois une question virtuelle et une considération inactuelle.

¹⁰ *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 103.

¹¹ *Ibid*, p. 129-130.

¹² Voir, au sujet de William James, les deux ouvrages de David Lapoujade : *William James : empirisme et pragmatisme* [1997], Paris, rééd. Les Empêcheurs de tourner en rond, 2007 ; *Fictions du pragmatisme : William et Henry James*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2008.

¹³ Voir les résonances historiques et synchroniques dans le récent ouvrage de Johann Chapoutot, *Libres d'obéir : le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2020.

Asylum mundi

Une fois la synchronicité substituée au principe de causalité, le principe de réalité se pluralise, les mondes se désagrègent et, avec eux, le principe d'identité et le moi :

Si le principe de réalité et le principe de causalité s'effondrent, comment n'entraîneraient-ils pas dans leur chute le principe d'identité ? Comme *toutes les notions perdent leur valeur de principe*, les personnes ne comprennent plus ce qui leur arrive [...] Dans ses méditations, Descartes concluait de l'activité du « Je pense » à la substantialité du « moi » comme chose pensante. Chez Dick, rien [...] ne m'assure que « Je », c'est bien moi. (p. 39)

Sous la schizophrénie, s'instaure ainsi chez Dick « un principe de non-identité » qui, plutôt qu'une certitude fondatrice, prend la forme d'un « problème insoluble » ou d'une « scission irréparable », et enfin celle d'une « identité plurielle » qui fait éclater le moi. L'acte performatif du cogito cartésien, ou l'acte lockien « sans cesse renouvelé d'appropriation des contenus de conscience » (p. 46) et garanti par la continuité de la mémoire, sont à chaque instant, chez Dick, perturbés par ce que D. Lapoujade nomme une *guerre des psychismes* (p. 24). Dans cette guerre, tous les coups sont permis : falsification du passé, de la mémoire historique et des archives par des appareils d'États technocratiques, diffusion de drogues qui provoquent hallucinations et troubles psychiques, contrôle mental exercés par des agences publicitaires, programmation cybernétique de l'information, du travail, de la consommation et fétichisme de la marchandise institués par des entreprises industrielles et commerciales. Quand ces superstructures ne provoquent pas directement le déphasage des psychismes, c'est l'ingérence de normes sociales contradictoires qui, déjà, privatisent les visions du monde et, dès lors, la réalité comme ensemble commun, ce que met en scène de manière emblématique le roman *L'Œil dans le ciel* (analysé par Lapoujade : p. 25-29 ; p. 51 ; p. 55).

Le monde dickien n'est donc plus le *theatrum mundi* baroque mais un *asylum mundi* (p. 27), à la manière de la planète-asile psychiatrique présentée dans *Les Clans de la lune Alphane*. Plus rien ni personne ne garantit l'unité et la stabilité du monde, pas plus que celle du moi, dès lors que le monde se pluralise en sécrétions des délires de chacun, et dès lors que ces délires de chacun ont « une dimension immédiatement collective et sociale » (p. 41) et sont l'enjeu de rapports de force. Lapoujade énonce le principe dickien par excellence : *tout monde appartient à un psychisme qui le contrôle*. On comprend alors la place accordée au personnage du paranoïaque chez Dick puisqu'il est :

l'homme d'une seule idée qui agit avec la force d'un principe dernier, non pas au sens où ce serait le plus élevé des principes mais au sens où c'est le dernier qui lui reste. (p. 119)

Compte tenu de la guerre des psychismes qui est aussi une guerre des mondes, on comprend aussi que ceux-ci ne cessent de s'altérer, de s'effondrer. Comme le résume D. Lapoujade, « la « réalité » du monde n'est pas un problème théorique, elle est l'objet de luttes politiques concrètes » (p. 93).

La zone du fantastique

Tout en articulant ces principes, Lapoujade propose trois axes qui remettent en question certains motifs conventionnels des commentaires dickiens. Premièrement, nous l'avons vu, la SF ne se définit pas par les noces de la science et de la fiction mais par le fait qu'elle pense par mondes. Deuxièmement, l'œuvre de Dick ne se résume pas à la question « qu'est-ce que la réalité ? ». La lecture philosophique de la littérature trouve ici toute sa place puisqu'elle ne se contente pas d'en formuler, ou d'en répéter, les questions. Elle met au jour les *problèmes* créés par l'écrivain – plus encore par son œuvre qui outrepassa parfois les déclarations de l'auteur lui-même –, pour reposer à nouveau frais leurs questions. Or, nous l'avons vu, la question dickienne portée sur la réalité, question de surface, ne se pose pas sans le problème plus inquiétant du délire, porté à des seuils collectifs et conflictuels.

Troisièmement, la proposition déplaira peut-être à certains inconditionnels, l'œuvre de Dick ne relève pas seulement de la SF. Ici aussi, la SF est peut-être son propre, elle ne définit pas le mouvement général qui l'affecte. Ainsi, selon D. Lapoujade, l'œuvre de Dick se définit d'abord comme une œuvre fantastique (p. 51). Le corollaire de cette proposition est la désolidarisation, chez Dick, de la science et de la fiction du principe de progrès, au profit notamment de ceux de régression et d'entropie. Le roman *Ubik* figure ainsi « l'anti-modèle du livre de SF standard, son antitype : tout y régresse et ce qui progresse ne fait que progresser vers la dégradation et la mort » (p. 64). Au-delà, ce sont tous les romans dickiens qui rompent « avec une intrigue linéaire » de type progressif, tous ces romans qui bifurquent sans cesse, suivent des développements aléatoires, « parce qu'ils sont construits sur cette zone [...] où les catégories s'effondrent, causalité, identité, réalité, au plus proche du chaos » (p. 146). Et cette « zone », c'est celle du fantastique.

Il ne faut pourtant pas si tromper. Fondée sur les propositions de Todorov, cette identification du fantastique dickien n'opère pas de manière aristotélicienne. Elle fonctionne, écrit D. Lapoujade, au niveau d'un :

type d'expérience singulier indépendant des genres, ces moments où le personnage ne sait plus si l'évènement surnaturel dont il est témoin est une illusion des sens, un produit de son imagination, auquel cas les lois du monde demeurent inchangées, ou bien s'il appartient à la trame de la réalité, ce qui veut dire qu'il obéit aux lois d'un monde inconnu. (p. 52)

Le fantastique n'est donc pas un genre, c'est une zone, à rapprocher « du champ préindividuel décrit par Simondon et Deleuze », au sens où le fantastique « est le foyer de genèses et de transformations incessantes » (p.64). Pour le dire autrement, tandis que, écrit Lapoujade, la SF « conçoit *un* monde (ou plusieurs) », « le fantastique fait toujours l'expérience de la collision entre *deux* mondes (ou davantage) », raison pour laquelle il se « loge dans l'indécision » entre le réel et l'irréel. Dick ne conçoit des mondes que pour les faire entrer en collision et les voir s'engloutir dans une « inquiétante étrangeté » (p. 52).

Stylistique et bricolage

Philosophique, la lecture proposée par Lapoujade de l'œuvre dickienne n'en est pas moins un commentaire internaliste et panoptique. Au sens d'abord où l'ensemble des mondes créés par Dick, jusque dans leurs plus infimes détails, sont embrassés. Au sens surtout où les questions sont posées *à partir* des mondes dickiens, non depuis un dehors ou un surplomb. Les pistes reprises à des analyses de référence de la SF, les concepts ou les philosophes ne sont convoqués que pour formuler les concepts dickiens, des concepts émanant des percepts qui traversent son œuvre dans laquelle D. Lapoujade ne cesse de nous replonger. Chaque idée est ainsi étayée, pluralisée par les exemples et les versions qui abondent dans *L'Altération des mondes* (marqués par de récurrents « ou bien » ; « ou bien encore ») : variations soit de personnages, soit d'intrigues, soit de situations extraites des nouvelles et des romans de Dick. Les parcours périphériques, vers d'autres romanciers – Burroughs et la paranoïa (p. 104 ; p. 108), Ballard et l'entropie (p. 67-72) –, vers les arts plastiques – Warhol, le Pop' Art et le kitsch greenbergien (p. 85-89), Rauschenberg et le bricolage lévi-straussien (p. 138-139), Smithson et l'entropie (p. 71) –, ou vers le cinéma – Lynch et l'inquiétante étrangeté (p. 57-58) –, ces sorties, elles-aussi, ne sont là que pour préciser la singularité des mondes créés par Dick.

De cet ensemble, peut-être regretta-t-on seulement quelques généralités reprises à D. H. Lawrence (p. 116) qui avait déjà inspiré à Deleuze une pointe d'anti-américanisme. L'analyse de l'œuvre de Dick permettait de s'en passer, la charge contre l'Amérique sonnait sans doute plus juste lorsqu'elle vient d'un autochtone. Partant de là, c'est pourtant à tort qu'on prendrait la force assertive contenue dans la phrase lapoujadienne pour péremptoire. Il faut plutôt y sentir une tonalité

deleuzienne, mêlant l'oralité et l'écrit, un style où l'argumentateur se fait aussi conteur et inversement, en particulier dans l'usage fréquent du démonstratif (« c'est » ; « ce n'est plus »), les « sans doute » et les « peut-être » qui ponctuent les paragraphes, toute une écriture qui engage un travail de vision et d'affirmation qui débordent le registre strictement académique. À titre de spécimen, on pourra comparer le passage suivant de D. Lapoujade :

Comme ce monde artificiel nouveau impose ses images visuelles et sonores aux psychismes, il n'existe donc plus de monde « intérieur » distinct qui pourrait se soustraire à cette invasion. Les psychismes enchaînent les clichés, les images standardisées et deviennent à leur tour des humains artificiels. (p. 92)

Avec ce passage de Deleuze :

Ce sont ces images flottantes, ces clichés anonymes, qui circulent dans le monde extérieur, mais aussi qui pénètrent chacun et constituent son monde intérieur, si bien que chacun ne possède en soi que des clichés psychiques par lesquels il pense et il sent, se pense et se sent, étant lui-même un cliché parmi les autres dans le monde qui l'entoure¹⁴.

Toutefois – à nous maintenant de parler comme Aristote –, si ce caractère deleuzien de la pensée et du style de Lapoujade est peut-être le propre de *L'Altération des mondes*, il n'est pourtant pas ce qui le définit.

Ce qui définit la réussite stylistique et théorique de l'ouvrage, c'est sans doute la manière dont il entretisse à chaque instant son propos aux évocations, aux descriptions ou aux citations de Philip K. Dick, au point que les thèses formulées par D. Lapoujade semblent émaner du texte de Dick lui-même. Le philosophe applique à son écriture ce qu'il analyse chez les personnages de Dick, à la fin de l'ouvrage, comme art du bricolage. Le but du bricoleur, rappelle-t-il, à la différence du philosophe-ingénieur :

n'est pas de s'approprier un monde en fixant les conditions de son expansion, mais d'assembler des fragments de mondes hétérogènes de manière à circuler entre eux. (p. 140)

Il ne s'agit plus de se rendre maîtres et possesseurs de la nature (ou, dans notre cas, de l'œuvre d'autrui). Il ne s'agit plus de se faire ingénieur, cybernéticien, programmateur, communicant, psychanalyste ou technocrate (ou commentateur fanatique et dogmatique). Il s'agit de survivre dans des mondes dont ces experts-despotes se sont fait les Dieux mauvais, au point de les détraquer et de les rendre invivables. De la même manière que les bricoleurs dickiens, l'œuvre de Dick compose donc le stock à partir duquel s'agence le commentaire proposé par

¹⁴ Gilles Deleuze, *L'Image-mouvement*, Paris, Minuit, coll. « Critique », p. 281.

D. Lapoujade. Quoi de mieux, après tout, pour commenter Dick que de se faire dickien, jusque dans la méthode ? Et quoi de mieux que de détourner ses fictions en une philosophie pour en suggérer de nouveaux usages qui, modestement, tenteront de « réparer les mondes » (p. 146) ?

Fin du monde, fin du mois

Remarquons, pour conclure, que le livre de D. Lapoujade fait suite à l'édition récente en français de l'intégralité des nouvelles de Philip K. Dick¹⁵. On aurait pourtant tort d'y voir une simple opportunité éditoriale, un enchaînement logique de cause (dickienne) à effet (lapoujadien). La relecture de Dick proposée par Lapoujade répond d'abord à un besoin¹⁶. Elle s'inscrit dans une ambiance contemporaine où tous « les scénarios, toutes les simulations, hypothèses qui en sortent, catastrophistes ou non, forcent à penser en termes de monde, à « mondialiser » la moindre donnée », où nous « ne sommes plus informés sur des parties du monde, mais alertés en permanence sur l'état général du monde » (p. 11). Face à l'effet écrasant de telles informations, *L'Altération des mondes* déborde le strict commentaire et nous interroge : ne sommes-nous pas, à l'instar des personnages dickiens, en proie à l'aspect quelconque de nos individualités et au caractère stéréotypé de nos existences (p. 9) ? Dès lors, ne sommes-nous pas, nous-aussi, la proie de délires schizoïdes, d'incessants *up and down* entre complexe d'infériorité et complexe de supériorité, entre paranoïa mystificatrice (complotiste) et paranoïa démystificatrice (anti-complotiste) ?

Ne pensons qu'au sort fluctuant fait à l'hypothèse des origines de la pandémie de Covid-19 dans un accident de laboratoire à Wuhan. N'y sommes-nous pas embarqués à la manière de l'*ego-trip* du personnage Douglas Quail dans la nouvelle *Souvenirs à vendre* ? L'hypothèse, d'abord discréditée comme fantaisiste, puis créditée comme piste d'enquête non-concluante de l'OMS, désormais et à nouveau se voit l'objet des interrogations les plus sérieuses¹⁷. Petits salariés-citoyens ordinaires, une inoculation mémorielle-informationnelle et nous voici devenus espions d'Interplan, revenus d'une mission sur Mars-Wuhan : le faux-souvenir prendra-t-il ou non ? Révélera-t-il un vrai complot, ou une banale et « naturelle »

¹⁵ Philip K. Dick, *Nouvelles complètes I & II*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2020.

¹⁶ Voir l'interview accordée par David Lapoujade à Claire Viain pour *ArtPress*, n° 488, mai 2021, p. 95. Disponible à l'adresse suivante : <https://www.artpress.com/2021/05/11/echo-artpress-488-versions-de-philip-k-dick-de-david-lapoujade/>

¹⁷ Coll. « Investigate the origins of COVID-19 » in *Science*, Vol. 372, n° 6543, 14 mai 2021 : « Les théories de la libération accidentelle d'un laboratoire et de la propagation zoonotique restent toutes deux viables » (nous traduisons). Disponible à l'adresse suivante : <https://science.sciencemag.org/content/372/6543/694.1>

généalogie virale, ou bien encore le fond de nos fantasmes, par substitution rétroactive ?

Par quelques incises, disséminées dans tout l'ouvrage, *L'Altération des mondes* entre ainsi en synchronicité plus profonde avec un sentiment confus, commun et d'époque. Ce sentiment, c'est celui inspiré par la crise que connaît notre rapport au monde, rapport médiatisé par une hyperbole de communiqués et d'images, soit contradictoires, soit extravagants, soit intolérables, qui nous le font apparaître chaque jour un peu plus délirant. L'enjeu de la lutte, comme chez Dick, est d'abord l'information (p. 38). À la crise climatique, la crise sanitaire, la crise économique, la crise démocratique, etc., répondent la paranoïa survivaliste, la paranoïa sécuritaire, la paranoïa migratoire, la paranoïa xénophobique, etc., jusqu'à notre rire, lui aussi paranoïaque, qui ne parvient plus à distinguer, dans toutes ces informations, les événements et les énoncés authentiques de leurs parodies factices¹⁸.

La crise de la faculté de juger n'est donc pas seulement un problème d'histoire de la philosophie, elle est au cœur des récits dickiens (p. 53) comme de notre expérience contemporaine. David Lapoujade le relève : c'est « comme si les informations sur l'état présent du monde n'étaient plus qu'une succession de récits d'anticipation sur son état futur » (p. 12), lesquels mettent en jeu notre croyance dans un monde commun. Et cette multiplicité entropique de crises, n'est-elle pas *in fine* contrôlée par le principe supérieur TINA, « *There Is No Alternative* », principe (néo-libéral) qui veut qu'« il ne reste plus qu'un seul monde, [...] lui aussi condamné à disparaître, à se dévorer de l'intérieur puisqu'il ne vit que de la destruction des autres mondes » (p. 69) ? Tout compte fait, le slogan de résistance des gilets jaunes – « Fin du monde, fin du mois » – était-il, lui aussi, dickien ?

¹⁸ Voir la définition proposée par Frédéric Lordon d'un principe « gorafique » de notre actualité qui est « bien une histoire de réalité et de fiction, plus précisément de réalité désormais systématiquement en avance de la fiction » in « Critique de la raison gorafique » [en ligne], 7 avril 2021. Disponible à l'adresse suivante : <https://blog.mondediplo.net/critique-de-la-raison-gorafique>

PLAN

- [Crises gnostiques](#)
- [Le délire, créateur de mondes](#)
- [Logiques irrationnelles](#)
- [Asylum mundi](#)
- [La zone du fantastique](#)
- [Stylistique et bricolage](#)
- [Fin du monde, fin du mois](#)

AUTEUR

Léo Pinguet

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : leopinguet@gmail.com